

Essais québécois

Numéro 51, mars–avril–mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (51), 31–35.

**LA VIE LITTÉRAIRE AU QUÉBEC
T. II, 1806-1839, LE PROJET
NATIONAL DES CANADIENS**
Sous la dir. de Maurice Lemire
Presses de l'Université Laval,
1992, 587 p.; 45 \$

Consacrer plus de 500 pages à la vie littéraire au Québec entre 1806 et 1839 peut sembler à prime abord un tour de force incongru. Qui se souvient des textes de jeunesse de Georges Boucher de Boucherville? des récits de voyage de Gabriel Francœur? de la correspondance de Papineau, et *tutti quanti*? Y a-t-il donc là matière, quantitativement et surtout qualitativement, à ce qu'une équipe de quelque dix chercheurs s'y consacre? Mais oui! Et l'intérêt principal de l'ouvrage (comme du tome premier d'une série qui de 1764 à 1914 en comptera cinq) n'est pas tant d'exhumer le moindre écrit ayant survécu dans nos archives et nos bibliothèques, mais de montrer comment se sont créées graduellement les conditions qui ont permis l'émergence de l'École de Québec (dans les années 1860), puis de l'École de Montréal (dans les années 1890). Si quelques individus exercent un rôle privilégié dans le champ, comme l'érudit Jacques Viger collectionnant les matériaux d'une future histoire du Canada, comme l'entêté Michel Bibaud qui fonde revue après revue, non moins important est le rôle de la presse en général et des premières sociétés savantes. On suit aussi la constitution de bibliothèques privées et publiques, la fondation des imprimeries, la création du commerce des livres, et à travers tout cela la séparation graduelle du littéraire et de la prose d'idées.

L'ouvrage propose aussi une synthèse de la littérature, de la culture et en général du champ intellectuel, à partir de la myriade d'études *pointues* des vingt dernières années. Qui est familier avec ces études ne sera pas surpris de certaines démonstrations, autrement déconcertantes

(sur le rôle des anglophones dans la mise en place du milieu littéraire et culturel, par exemple), mais aura, comme le néophyte, le plaisir de lire une synthèse remarquable, un véritable travail d'équipe où ne se démarquent pas les plumes individuelles, sans pourtant que l'ensemble souffre de grisaille. Bref, il faut saluer ce travail d'intégration remarquable qui s'adresse, non seulement aux fervents de la littérature québécoise, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la société québécoise.

Andrée Fortin

**L'ÉTRANGER
DANS TOUS SES ÉTATS
ENJEUX CULTURELS
ET LITTÉRAIRES**
Sous la dir. de Simon Harel
XYZ, 190 p.; 19,95 \$

Dans les études littéraires, depuis quelques années, il y a manifestement une urgence à poser la question de l'altérité. La littérature, véritable carrefour d'identités, concrétise la figure *étrange* de l'Autre, tant dans son mode de fonctionnement (la création et la traduction soulèvent les problèmes respectifs de celui qui crée et de celui qui



l'intolérance raciale des nationalismes, depuis la crise amérindienne et les frictions des «deux solitudes» exacerbées par l'impasse constitutionnelle), est étudié «dans tous ses états» par des littéraires, des psychanalystes, des philosophes, des anthropologues. On y traite donc de nazisme et de pensée totalitaire aussi bien que d'Anglais et d'Indiens... Comme dans tout ouvrage du genre, certains textes parlent davantage que d'autres au lecteur. Cependant, chacun rappelle à sa façon la nécessité d'«affirmer une fois pour toutes que l'épreuve de l'altérité est constitutive de l'exercice même de la pensée».

François Ouellet

MA VIE COMME RIVIÈRE, t. 4
Simonne Monet-Chartrand
Remue-Ménage, 1992,
373 p.; 26,95 \$

Ce quatrième tome de l'autobiographie de Simonne Monet-Chartrand sortait en librairie peu de temps avant sa mort, le 18 janvier. Comme il couvre la période 1963-1992, il prend le relief de cette époque par moments difficile et mouvementée que l'auteure traversait. Elle y poursuit le récit, à travers l'histoire récente du Québec, des événements qui ont marqué sa vie, les deux étant souvent très reliés puisque le couple Monet-Chartrand a été de toutes les luttes. C'est donc trente ans d'action sociale qui nous sont racontés ici, colorés par les prises de position religieuses, politiques et sociales de l'auteure. C'est au cours de cette période qu'elle souffre une grande épreuve personnelle: le décès de sa fille de vingt-six ans.

Simonne Monet-Chartrand, militante pacifiste, fait revivre pour nous les grands débats des années 1960 sur la paix, à travers le groupe La Voix des Femmes entre autres; les années-charnières 1968-1970 que clôtura la Crise d'octobre; ses prises de position féministes; sa venue à l'écriture.

Tout ce qui entoure la Crise d'octobre retient particulièrement l'attention. Ici encore, le couple Monet-Chartrand se trouve sur la ligne de feu, vivant cette épreuve avec dignité. La Crise d'octobre nous est révélée comme un cortège d'humiliations et d'injustices, de démagogie et de mépris des droits humains fondamentaux.

traduit par rapport à celui qui lit et à celui qu'on traduit) que par la mise en scène interne, dans le poème comme dans le roman. Les ouvrages se multiplient à ce sujet. Signalons au passage *Le voleur de parcours, Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine* (1989) de Simon Harel, *Autour de Ferron* (1989) de B. Bednarski, le collectif *Fictions de l'identitaire au Québec* (1991) sous la direction de Sherry Simon.

C'est dans cette veine que s'inscrit *L'étranger dans tous ses états*, dont la majorité des textes proviennent de communications prononcées au congrès de l'ACFAS de 1990 à Québec. Mais ici le débat déborde le cadre littéraire, et le thème de l'étranger, saisi dans une perspective culturelle universelle de l'altérité (perspective particulièrement à la mode depuis l'éclatement des pays de l'Est et

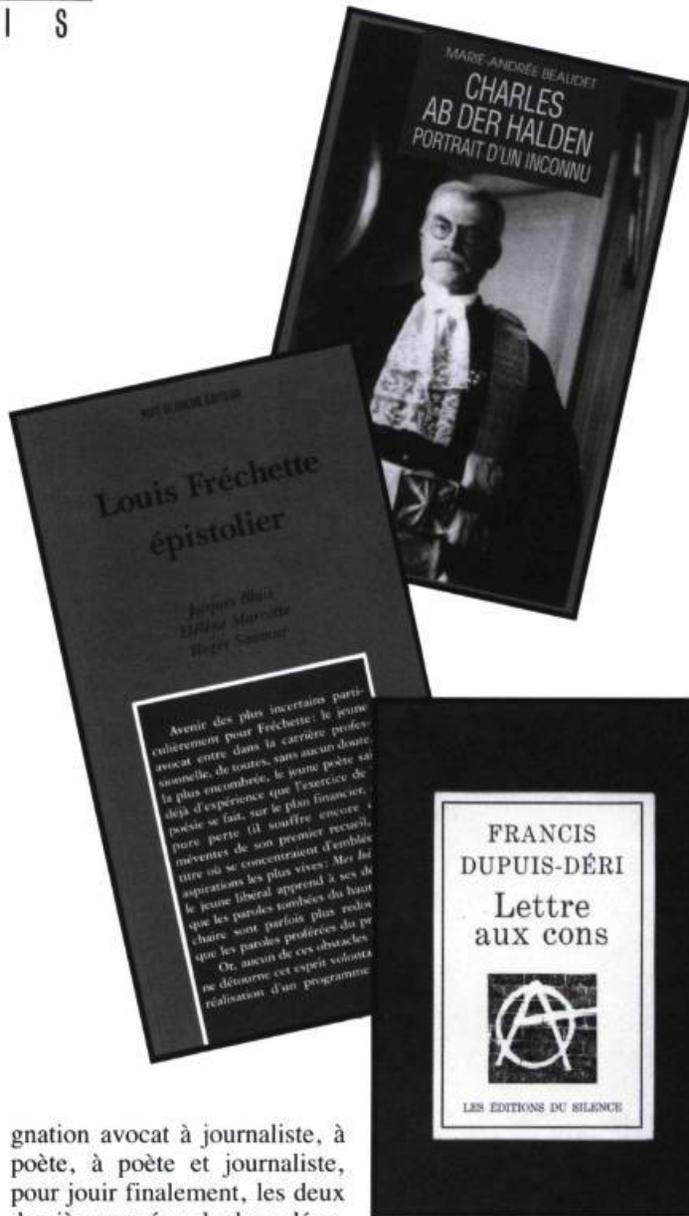
À ce récit d'une richesse inestimable, s'ajoutent des photographies et des lettres personnelles, qui renseignent sur l'histoire récente du Québec. C'est aussi la belle rencontre d'une femme profondément humaine qui approfondit le sens de sa vie. Sa réflexion donne aux événements relatés un éclairage nouveau et intéressant. Malgré les épreuves, on ne sent pas d'amertume chez cette femme qui aura vécu de nombreuses désillusions. Au contraire, son livre est un beau témoignage d'humanisme, d'espérance et d'une vie pleinement vécue.

Louise Vachon

LOUIS FRÉCHETTE ÉPISTOLIER
 Jacques Blais,
 Hélène Marcotte
 et Roger Saumur
 Nuit blanche éditeur, 1992,
 75 p.; 12 \$

Il est d'innombrables portes à ce pays. Portes que tréballe par devers soi le Canadien français, portes infranchissables, ou réputées telles, serait-on en exil ailleurs. Depuis nous nous y sommes mis à plusieurs pour sortir de l'anonymat du *pays des sauvages*. Tous regroupés, tapis, derrière la porte, prêts à faire irruption. S'il est éminemment possible d'y entrer, au risque d'un enfermement définitif, il n'est pas évident d'en sortir, d'entrer chez les autres. D'aller et de venir avec l'assurance que les portes garantissent une double communicabilité. Nous rapprochons-nous du monde? Y avons-nous affaire? Au dix-neuvième siècle, il fallait être idiot ou poète pour y prétendre.

Et nous (nous) lisons peu. Il y avait bien Octave Crémazie pour activer les pompes. On lui mégotera un monument. Mais, avant d'être un poète mort, il faut se taper toute une vie. Dans un pays qui paie bien mal ce qui n'est pas un métier! Louis Fréchette passera ainsi de la dési-



gnation avocat à journaliste, à poète, à poète et journaliste, pour jouir finalement, les deux dernières années, du doux dénominateur d'auteur. À l'orée du vingtième siècle, le Canadien français, plus tard transmué en Québécois, intégrera sa littérature nationale et ses auteurs mendieront un peu moins de l'identité des autres. Il arrivera même qu'on songe à payer un auteur. Si peu encore!

Les lettres de Louis Fréchette à Paul Blanchemain, Roger Saumur et Albert Mérat, de même que les suppliques à ses premiers ministres libéraux, vaines souvent, témoignent de cette difficulté d'être du littéraire. On n'a pas tout recopié de correspondances épistolaires dont nombre de propos sont tombés en désuétude, mais Jacques Blais, Hélène Marcotte et Roger Saumur ont pu dégager l'essentiel des préoccupations de Fréchette, préoccupations alimentaires, identitaires et formellement littéraires. Une petite plaquette de 75 pages qui éclaire admirablement bien la genèse de notre littérature!

Jean Lefebvre

LETTRE AUX CONS
 Francis Dupuis-Déri
 Silence, 1992, 13 p.; 15 \$

Vive l'anarchie! Francis Dupuis-Déri n'invente rien, mais il dénonce la bêtise universelle. Après *L'erreur humaine*, l'étudiant en maîtrise en science politique récidive: il trempe sa plume dans le cyanure, et catapulte un pamphlet politique intitulé *Lettre aux cons*.

L'auteur s'enrage parce que nous, les cons, ne comprenons rien. L'absence d'amour et de liberté mine notre existence, et nos gouvernants ne sont que des tyrans modernes, de vulgaires limaces qui contrôlent et volent nos vies. Nous, les cons, sommes d'une ignorance crasse.

«Votre pays, vous le rêvez 'souverain' parfois 'indépendant', mais 'libre', jamais. [...] Vous ne remettez rien en cause. [...] Comment votre pays pourrait-il être libre lorsque ses habitants ne le sont pas?»

Dans un style direct et franc, marqué par l'ironie, sans subtilités, Francis Dupuis-Déri apaise sa conscience et vide son cœur. Il envoie de juteuses invectives, que je n'entends pas contester; seulement leur développement est boiteux. L'auteur accepte difficilement les lois de la physique, qu'à la nuit succède le jour ou que les saisons soient au nombre de quatre. Comment s'étonner qu'il réfute les lois promulguées par l'humain?

Malheureusement, *Lettre aux cons* est un discours qui démolit sans proposer. L'histoire enseigne que les mouvements anarchistes ont souvent, lorsqu'ils étaient au pouvoir, instauré des tyrannies non moins opprimantes que celles qu'ils combattaient, au nom même de la liberté. S'il est indubitable que l'on doit toujours se remettre en question afin de se construire un avenir meilleur, il faut cependant admettre que, depuis l'aube des civilisations, l'humanité a très peu changé, non plus que ses discours.

Louise Alain

CHARLES AB DER HALDEN
 PORTRAIT D'UN INCONNU
 Marie-Andrée Beaudet
 L'Hexagone, 1992,
 234 p.; 19,95 \$

Charles ab der Halden a été le premier auteur français à publier des *Études de littérature canadienne-française*. En 1904, ses premières études, imprégnées d'une certaine condescendance envers l'esthétique balbutiante de nos lettres, valorisent avant tout la résistance du fait français sur le continent américain. Par le biais de M. Hector Fabre, alors Haut-commissaire du Canada à Paris, Charles ab der Halden avait rencontré l'abbé Casgrain à qui il les avait dédiées. Aussi ces premiers écrits s'attardent aux valeurs patriotiques et morales des textes d'Octave Crémazie, de Gérin-Lajoie (*Jean Rivard* et surtout *Dix ans au Canada* seront commentés avec enthousiasme) et de Louis Fréchette (les contes en particulier), «un des écrivains les plus curieux de cette époque». Mais son ouvrage n'est pas celui d'un critique *lettré*, il est plutôt celui d'un fervent partisan dont les motivations sont obscures.

Le *portrait* de Marie-Andrée Beaudet permet de mieux comprendre les intérêts de ce mysté-

rieux personnage dont la disparition soudaine, en 1909, en tant que « critique attiré de la littérature canadienne-française » demeure toutefois une énigme. Cet essai vient donc répondre aux interrogations sur la biographie du critique et sur les motivations de son intérêt passager pour la littérature canadienne-française. L'auteur a eu l'heureuse initiative de joindre à son essai les textes de la querelle entre Charles ab der Halden et Jules Fournier, qui voulait prouver que la littérature canadienne-française, en 1906, n'existait pas. Un choix de lettres de Charles ab der Halden, de poèmes et d'études (celles de 1904 et celles de 1907), vient compléter ce portrait d'un critique méconnu.

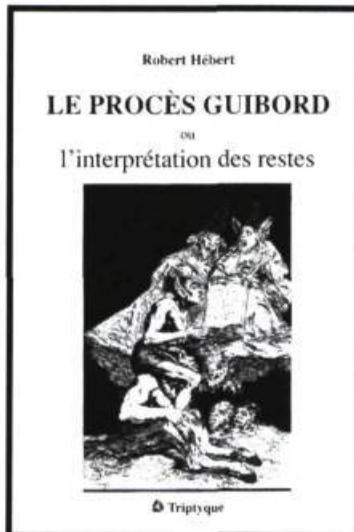
Claude Lamy

**LE PROCÈS GUIBORD
OU L'INTERPRÉTATION
DES RESTES**
Robert Hébert
Triptyque, 1992,
193 p.; 18,95 \$

Raison passion, c'est bien sûr le titre d'une émission de télé animée par Denise Bombardier. Et, curieusement, même si les invités de la dame en question ont été, jusqu'à ce jour, des vedettes de l'actualité, je me suis plu à y voir et y entendre, en pensée, l'auteur du *Procès Guibord*. C'est que Robert Hébert, dans son dernier livre, nous offre un étonnant exemple de quelque chose de tout à la fois complètement fou et singulièrement réfléchi.

Qu'en est-il donc? La relation d'une affaire d'époque d'abord (comme l'on a dit sous d'autres cieux l'affaire Dreyfus). Joseph Guibord, typographe, meurt le 19 novembre 1869. Sa veuve demande qu'il soit inhumé en terre catholique. Refus des autorités religieuses. Il était membre de l'Institut canadien, « société d'étude et de discussion à tendance libérale ». Motif présumé d'excommunication: l'Institut canadien avait omis de purger sa bibliothèque d'ouvrages à l'index! Au nom de la veuve, un avocat, Joseph Doutre, intente un procès. Début d'une époustouflante saga judiciaire qui durera six ans et qui se terminera par une victoire du clan Guibord devant le Privy Council à Londres, alors l'instance suprême en matière civile et criminelle.

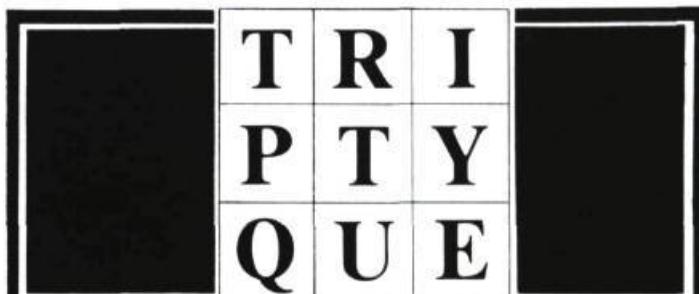
Qu'en est-il, encore? Une photographie-présentation du



lieu ou plutôt des lieux de l'événement. Car, et Robert Hébert insiste, les discours qui traversent l'affaire ne sont pas exclusivement « vernaculaires ». Certes, ultramontains catholiques et libéraux libres penseurs canadiens-français rivalisent d'argumentations dans une épopée qui, à courte vue, pourrait ne sembler qu'une empoignade folklorique. Mais c'est plutôt de tiraillements, de rapports de force, de jeux d'influence, de revendications de leur légitimité par l'État et par l'Église dont il est ici question. Quelle instance a le droit d'intervenir dans la vie (la mort) du citoyen et où, quand, comment a-t-elle ce droit? De larges extraits de la plaidoirie de l'avocat Joseph Doutre nous amènent d'ailleurs à jauger les enjeux réels d'une joute judiciaire dont le contexte élargi — assez savamment évoqué par l'écrivain — éclaire, en amont, l'universalité du contentieux régional. La donne des cartes locales était dans le prolongement d'une partie depuis longtemps entamée à Rome, à Paris et à Londres.

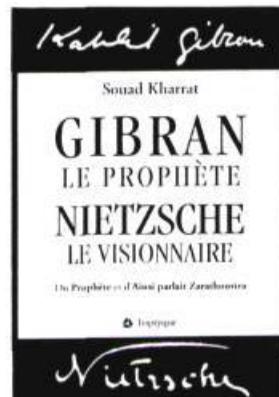
Qu'en est-il, enfin? Robert Hébert nous livre ce qu'il appelle un carnet de chercheur. Une invite à regarder par-dessus son épaule alors qu'il écrit, à le suivre dans son effervescence alors qu'il s'agit et qu'il cogite. Notes, digressions, citations, enthousiasmes, doutes, méta-commentaires, harangues, points d'orgue, il y a fort à voir là-dedans. C'est à l'occasion franchement drôle, parfois abscons, et souvent tout à fait stimulant. Plein d'idées de recherche, de travaux, d'investigations. Pas toujours de tout repos. Essoufflant même, par instants. Mais c'est précisément là l'intérêt du carnet.

Jean-Pierre Lamoureux



C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900



Souad Kharrat
**GIBRAN LE PROPHÈTE
NIETZSCHE LE VISIONNAIRE**
(essai)
252 p., 24,95 \$



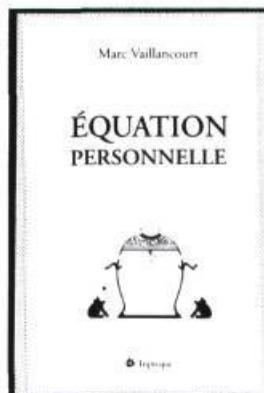
Gérald Côté
LES 101 BLUES DU QUÉBEC
(essai et anthologie)
249 p., 19,95 \$



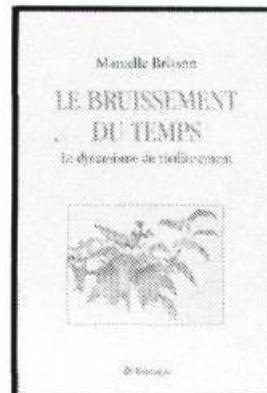
Anne Élaïne Cliche
LA PISSEUSE
(roman)
243 p., 19,95 \$



Louise Champagne
CHRONIQUES DU MÉTRO
(nouvelles)
135 p., 14,95 \$



Marc Vaillancourt
ÉQUATION PERSONNELLE
(poésie)
90 p., 12,95 \$



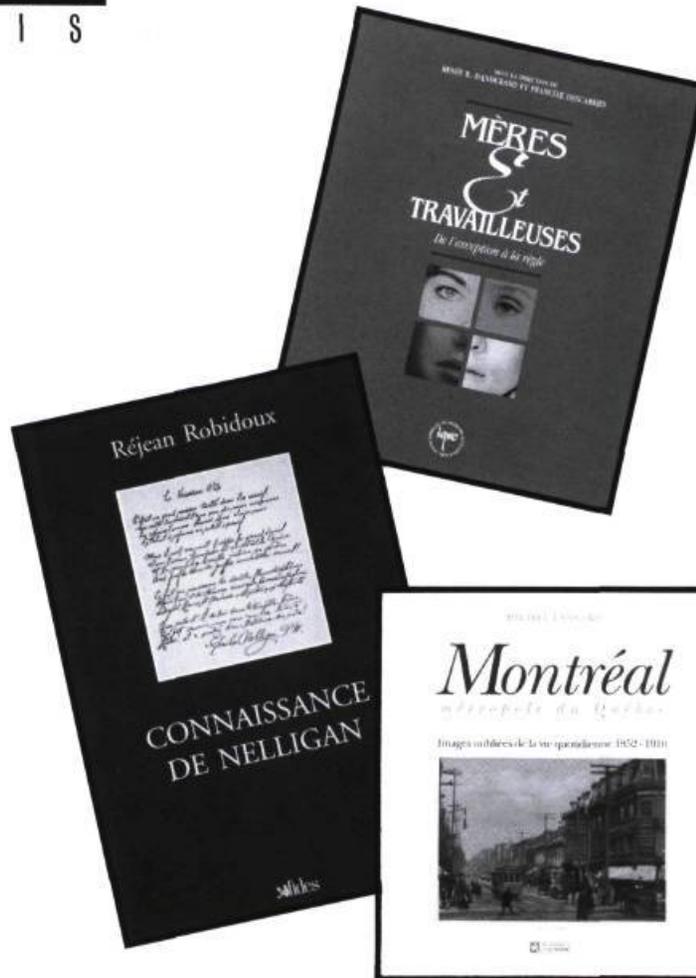
Marcelle Brisson
LE BRUISSEMENT DU TEMPS
(essai)
151 p., 16,95 \$

CONNAISSANCE DE NELLIGAN
Réjean Robidoux
Fides, 1992, 186 p.; 19,95 \$

Le dernier essai de Réjean Robidoux, où se révèle la connaissance d'un auteur plus que celle d'une œuvre comme son titre l'indique, est en majeure partie constitué de travaux déjà publiés (huit sur treize), quelques-uns écrits il y a plus de vingt ans. Après ces reprises un peu superficielles et forcément paraphrastiques, le livre s'attaque aux fabulations de certains critiques (scénariste, librettiste et essayistes). Il atteint alors sa pleine efficacité.

Dans une langue à la fois fine et percutante, Réjean Robidoux dénonce en effet «le traitement filmique [...] délirant» et la «chronologie élastique absolument incohérente» de *L'ange noir* de Robert Favreau (1991). Il déplore aussi les «fantômes» dont *Nelligan, Livret d'opéra* de Michel Tremblay (1990) doit être «[exorcisé]». Il démolit de même les propos «[diffamatoires]» de Jean Larose dans *Le mythe de Nelligan* (1981) et les jugements contradictoires de Claude Bâcle-Valdombre, en 1931 et 1938.

Mais ce sont surtout les allégations outrageantes d'Aude Nantais et de Jean-Joseph Tremblay, auteurs du *Portrait déchiré de Nelligan* (1992), et de Bernard Courteau, dans son très controversé *Nelligan n'était pas fou!* (1986), qui sont ici débusquées. Le «binôme Nantais-Tremblay», — et le préfacier, «maître Jean Royer» y a trop rapidement ajouté foi — est «un promoteur de préjugés et de légendes», soutient Réjean Robidoux. Bernard Courteau a quant à lui écrit, non pas une biographie, mais un mauvais roman, un «récit rocambolésque» qui développe une «thèse absurde et infamante»; c'est un «apprenti sorcier» qui «ne craint pas [...] de flirter avec l'absurde» et Michel Tremblay a eu «grand tort de manger à un tel ratelier [sic]».



Au total, Réjean Robidoux réfute de belle et verte façon les ratiocinations concernant entre autres l'hypothétique castration physique dont Nelligan aurait été l'objet en 1926, la tout autant conjecturale homosexualité du même avec de Bussières, son non moins incertain rapport incestueux avec sa mère, son prétendu alcoolisme, tout comme la relation de Louis Dantin avec une jeune Belge de seize ans qu'il aurait «[engrossée]».

Il était temps qu'un spécialiste proteste contre les aberrations qui ont été formulées ces dernières années par des gens un peu pressés, avides de sensationnalisme et trop enclins à donner à de pures hypothèses le statut de faits historiques avérés.

Jean-Guy Hudon

MONTRÉAL MÉTROPOLE DU QUÉBEC
IMAGES OUBLIÉES DE LA VIE QUOTIDIENNE 1852-1910
Michel Lessard
L'Homme, 1992,
303 p.; 49,95 \$

Après nous avoir présenté le superbe album *Québec: ville du patrimoine mondial, Images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914*, l'historien d'art Mi-

chel Lessard publie cette fois un livre sur Montréal construit à partir d'une même conception. Il s'agit de nous faire découvrir Montréal à travers quelque deux cent soixante-quinze photographies qui offrent des représentations moins officielles de l'ex-métropole du Canada. En clair, la photographie est ici l'un des moyens par lesquels s'affirment non seulement une esthétique, une langue et une culture francophones, mais aussi une politique, c'est-à-dire une manière différente d'organiser et d'interpréter la ville, le bâti métropolitain, les loisirs, la religion, l'enseignement, le travail et l'ethnicité d'une société humaine colonisée. Michel Lessard souligne ainsi que «la réalité des deux solitudes [s'exprime] dans le marché de la production d'images miroirs de faits sociaux». Le nationalisme photographique acquiert par le fait même une extraordinaire valeur documentaire et historique.

À l'époque où la trame urbaine moderne de Montréal se met en place, les grandes maisons de photographie comme celles de Notman ou d'Henderson fixent sur sel d'argent la réussite de la bourgeoisie anglo-

saxonne et laissent évidemment dans l'ombre la vie quotidienne des modestes employés, des femmes et des enfants francophones qui forment pourtant plus de 90 % de la population. Il fallait, pour faire revivre les milieux populaires, chercher parmi des milliers de clichés ceux qui parlent de la vie francophone. Utilisant les nouvelles technologies maintenant disponibles, Michel Lessard choisit les plus intéressants et nous offre un album qui conjugue l'art, l'histoire, l'urbanisme, la politique et la sociologie. Des notices sur les photos de même que plusieurs photographies en font également un ouvrage de référence. Il ne reste plus qu'à se laisser envoûter par de superbes images, qui impriment et marquent (tout en les inventant un peu) un temps, un peuple et une âme.

Michel Peterson

MÈRES ET TRAVAILLEUSES DE L'EXCEPTION À LA RÈGLE
Sous la dir.
de Renée B.-Dandurand
et Francine Descarries
IQRC, 1992, 214 p.; 24 \$

Les mères travailleuses sont de plus en plus employées à temps partiel; leur temps plein vaut moins que celui des hommes (1/3 de moins); elles vivent plus d'interruptions d'emploi. Virile réalité: l'éducation des enfants repose encore principalement sur le *sexe faible* et le partage des tâches domestiques demeure en général sa responsabilité. «La résistance des hommes est très forte en la matière.»

Autre rose constat: près d'un mariage sur deux se termine par un divorce, et trois fois sur cinq, le papa rompt «ses liens de soutien et même de sociabilité avec ses enfants». En ce qui touche les congés de maternité, les services de garde, les politiques fiscales et familiales, on constate que les progrès accusent un net ralentissement depuis les années 1980.

Portrait rendu par douze chercheuses de différentes disciplines universitaires, le livre *Mères et travailleuses* réunit les exposés du colloque de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) de 1991. Sous le thème «Maternité et travail: une articulation complexe», on donne l'heure juste sur «les multiples facettes et les innom-

brables enjeux qui rendent encore difficile pour les femmes la réconciliation entre la vie familiale et la vie professionnelle».

«Une réorganisation du monde [...] du travail en fonction de la spécificité des mères-travailleuses s'impose», en est la conclusion. Les horaires, les exigences de rendement et de disponibilité, le modèle de progression de carrière continuent d'être conçus en fonction de travailleurs qui n'ont pas à s'occuper d'enfants, ce que les auteures contestent, car la réalité maternité-travail salarié n'y est pas reflétée.

Le livre met les points sur les *i* et traite du sujet à la lettre. Cependant, le style est parfois trop scolarisé: «Nous nous sommes demandé comment ces mères, en tant qu'agentes assignées socialement à l'entretien et à la socialisation des enfants, composaient avec les exigences d'un investissement concurrent dans un champ d'activité professionnelle...» Tournure peu reposante pour les mères travailleuses!

Liliane Simard

gnant, il faut «plus que le simple développement d'aptitudes à transmettre des connaissances. Cela exige une croissance personnelle.» En d'autres mots: sois épanoui, si tu veux épanouir tes élèves. Cela étant dit et su, il reste encore au futur enseignant à trouver la voie de l'épanouissement... La discussion s'élève davantage au chapitre 4 qui met en lumière les articulations qui lient l'enseignant, l'école et le domaine général des valeurs; apportant moins de réponses que les chapitres précédents, il interroge davantage et par là atteint plus spécifiquement les objectifs généraux de l'ouvrage. Malheureusement, ce chapitre fait exception.

La seconde partie de *Devenir enseignant* questionne les «contenus d'enseignement». Dans le chapitre 8 on apprendra par exemple qu'il faut bien connaître sa matière pour être un bon professeur. On prendra également soin de préciser que bien connaître, c'est connaître en profondeur plutôt qu'en étendue. Cette distinction est pertinente. Mais un chapitre complet pour une telle conclusion laisse

le lecteur sur son appétit. Enfin, l'étudiant-maître qui passera au travers de cet ouvrage sans s'endormir aura droit, dans le dernier chapitre (intitulé «Former des maîtres à la résolution de problèmes: une histoire de missionnaires et de cannibales?»), à un exemple de raisonnement déductif tout à fait édifiant. L'auteur présente les résultats d'études, concernant le développement de l'expertise au jeu d'échecs, qui «montrent que les individus acquièrent d'abord des habiletés de niveau inférieur à partir desquelles ils développent des habiletés de niveau supérieur». Face à ces résultats (étonnants?) qu'en déduire pour l'enseignant en formation?: «Cela suggère très certainement que l'étudiant-maître devra commencer par maîtriser des habiletés d'un niveau inférieur: habiletés comme celles qui consistent à attirer l'attention des élèves avant de commencer une leçon.» Cette démonstration est-elle un entraînement à l'acte réflexif? Peut-être, dans la mesure où elle nous laisse songeur...

Pierre Beaudoin

REGARDEZ, C'EST VOTRE HISTOIRE

Jean-Pierre Gagné et Carmen Strano
Saint-Martin, 1992,
345 p.; 29,95 \$

Regardez, c'est votre histoire poursuit de belle manière les célébrations du 40^e anniversaire de la Télévision française de Radio-Canada. Jean-Pierre Gagné et Carmen Strano présentent, par ordre alphabétique, les entrevues que leur ont accordées quarante «artisans» de la société d'État, dont sont données en prime une brève description, une photographie, une liste des «principales réalisations». Les choix, qu'on ne justifie pas, sont heureux, car la passion commune polarise sans les confondre des talents distincts et distinctifs, favorise l'enrichissement mutuel du consensus et de l'expression individuelle. Ainsi, ils et elles s'entendent sur la magie, l'instantanéité du petit écran, sur son indéniable pouvoir d'identification et de formation, sur son influence évidente. Belle unanimité, potentiellement suspecte par ailleurs, que des différences voire des divergences d'opinion coupent ou recourent: pour les uns, la production télévisuelle démythifie, rend complice, sert de modèle; pour les autres, elle piétine, déçoit, dramatise à outrance. La confiance spontanée, le dévoilement des ficelles du métier, des moyens de fortune, des trouvailles personnelles, renforcent la cordialité des propos.

Attrayant, surprenant, le livre n'est toutefois pas exempt d'erreurs encore plus agaçantes que les habituelles coquilles. Par exemple, des réponses, à l'occasion empêtrées dans leur forme orale, trop souvent émaillée de fautes, gênent la lecture. Le ton doctoral et la formulation maladroite des «conseils à retenir» rompent le charme. Discordante et discriminante, la question «Et votre vie privée avec tout ce travail?» n'est posée qu'une fois, à Michelle Lasnier précisément, dans une interview essentiellement axée sur l'apport discuté quoique indiscutable des femmes à l'emploi ou à l'écoute de Radio-Canada *autrefois*.

Cela dit, *Regardez, c'est votre histoire* vaut la peine d'être lu, pour l'échange certes, pour les souvenirs et les découvertes aussi.

Linda Fortin

DEVENIR ENSEIGNANT T. 1, À LA CONQUÊTE DE L'IDENTITÉ PROFESSIONNELLE

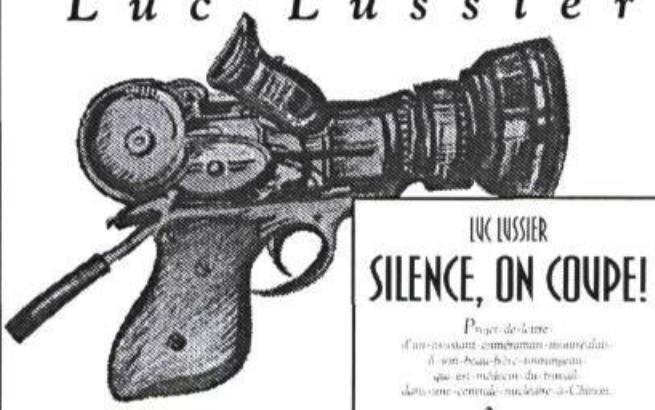
Sous la dir. de Patricia Holborn, Marvin Wideen et Ian Andrews
Trad. de l'anglais par Jacques Heynemand et Dolorès Gagnon
Logiques, 1992,
238 p.; 24,90 \$

Voilà un livre infiniment ennuyeux pour un enseignant qui a quelques années d'expérience; je crains qu'il le soit tout autant pour l'«étudiant-maître» auquel on destine cet ouvrage. Ce livre devait être un «entraînement à l'acte réflexif». C'est un projet respectable. Malheureusement, les réflexions qu'on nous propose, qui ont été présentées à l'origine lors d'un congrès de la Western Canadian Association for Student Teaching, ne me sont pas apparues très éblouissantes.

Dans une première partie les auteurs portent leur regard sur l'enseignant «à la conquête de son identité». «Devenir enseignant, mais quel enseignant?»: les sept premiers chapitres essaient de déployer toutes les subtilités de cette question. Ainsi apprendra-t-on dans un premier temps que pour devenir ensei-

SILENCE, ON COUPE!

L u c L u s s i e r



LUC LUSSIER

SILENCE, ON COUPE!

*Projet de livre:
d'un roman sur un roman-motivé
à son beau-fils-rompant
qui est maître du travail
dans une centrale nucléaire à Châteaue.*



ÉCRIT D'UNE SEULE HALEINE,
DANS UN STYLE AUSSI CRU QUE
CE QU'IL A À DIRE,
CE ROMAN, QUI RÉVÈLE LES
DESSOUS DU MILIEU DU
CINÉMA QUÉBÉCOIS,
SAURA EN AMUSER OU EN
AGAÇER PLUS D'UN !

Collection L'Arbre
116 pages
14,75 \$



À surveiller chez votre libraire **HMH**